

FAITS DIVERS - FAITS DIVERS

TRAGIQUE ANNIVERSAIRE

LE 25 SEPTEMBRE 1911 LE "LIBERTÉ" EXPLOSAIT EN RADE DE TOULON

Un rescapé et un témoin nous font revivre ce drame

Le 25 septembre 1911, il y a 57 ans de cela jour pour jour, Toulon et La Seyne s'éveillaient un matin comme tous les autres. Le travail commençait. La vie reprenait. Brusquement, une épouvantable explosion déchira l'air. En rade de Toulon le cuirassé « Liberté », orgueil de l'escadre de la Méditerranée, venait de sauter. Dans une seconde, ce fut le drame. Ce fut la peur. Ce fut la mort. Toulon connaissait une des plus dures épreuves de sa longue histoire. Sur son grand livre, le « Liberté » s'inscrivait en lettres de sang.

Au cours de cette catastrophe, de très nombreux, de trop nombreux marins périrent. Les corps de certains ne devaient même jamais être retrouvés.

Sans doute, l'équipage n'était-il pas au complet. Le contingent normal de permissionnaires était à terre. Le bâtiment de guerre n'avait pas ses 1.500 hommes. Mais les malheureux qui restaient, devaient presque tous disparaître.

LE « BREVETE » CHARLES GODOC

Très rares furent ceux qui, se trouvant à bord, échappèrent à l'anéantissement.

Le « breveté » canonnier Charles Godoc fut de ceux-ci. Il eut pour lui un miracle. Personne d'ailleurs ne comprit comment il avait été épargné, lui le premier. Il est vrai que Charles Godoc est un de ces braves gens dont on dit en souriant avec indulgence, que la mort ne veut pas d'eux. Plus tard, en effet, pendant la guerre de 14-18, le rescapé du « Liberté » fut pendant quatre ans, en patrouille dans les parages les plus dangereux, sur les eaux dont on savait qu'elles étaient infectées de sous-marins allemands, dans le golfe de Gascogne et dans la Manche notamment. Et celui qui était devenu par la grâce de l'avancement, le quartier-maître canonnier, se tira du conflit mondial sans une égratignure.

Les Orientaux pourraient dire de lui qu'il a la « baraka ». Appelons ça bonne étoile, heureuse fortune, chance au gré des fantaisies. Charles Godoc, lui, n'a pas fait le choix. Il ne s'est même pas posé la question.

Il est toujours vivant. Et même bien vivant. C'est un grand vieillard heureux et solide, dont les yeux sont étonnamment jeunes. A 80 ans passés, il conserve une robuste santé et son crépuscule à toutes les douceurs. Il est vrai que sa famille l'entoure d'attentions et de tendresse.

Charles Godoc est Breton. Bon Breton de Plougerneau. Il est aussi un Seynois d'adoption. C'est une conquête du soleil. Il ne voudrait pas changer maintenant pour tout l'or du monde. Il a conservé de tous les événements auxquels il a été mêlé plus ou moins directement, des souvenirs extraordinaires. Et de son passé, de ce passé qui n'est certes pas celui de tout le monde, il a gardé son livret militaire de marin, sa croix de guerre, sa médaille militaire et sa médaille de sauvetage.

Ce sont là ses trésors...

L'EMOUVANT RECIT

Nous avons trouvé hier Charles Godoc dans sa jolie villa du Pont-de-Fabre, à La Seyne. Et naturellement nous avons parlé du « Liberté ». Le quartier-maître n'a rien oublié. Son évocation fut saisissante en force de netteté. Charles Godoc ne mit pourtant dans son récit ni roman feuilleton ni effets. Il revient vers son passé et le rappela dans un rapport d'une émuante sincérité.

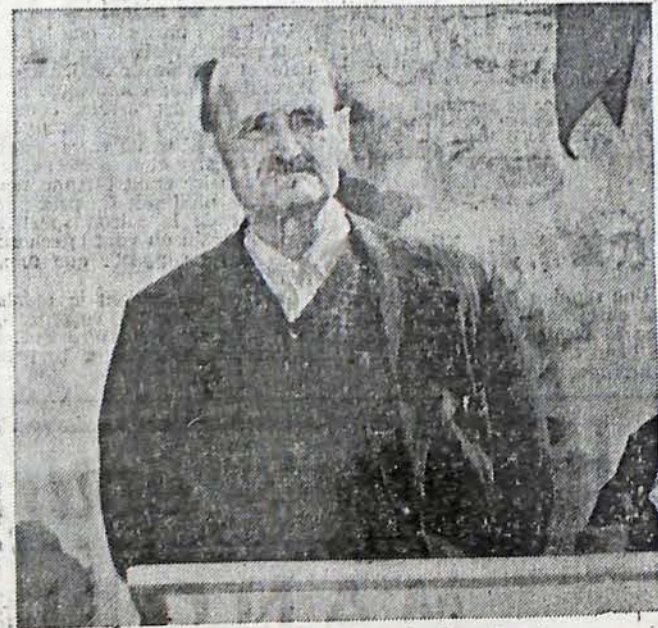
« J'étais « tribordais », à bord, dit-il. J'étais arrivé de Bretagne quelques mois avant. J'aimais Toulon. Le « Liberté » n'était pas un bateau facile. Parlant de lui, les marins disaient qu'il était « disciplinaire ». En ce qui me concerne, j'étais en service régulier. Le « Liberté » avait à sa tête un grand nom. Il était commandé par un Jaurès. Mais oui ! Le propre frère de Jean Jaurès. C'était quelque chose que cela.

LE FEU A BORD

Le 25 septembre 1911, je dormais tranquillement dans mon hamac, à tribord, lorsque je fus éveillé brusquement par mes camarades qui se bousculaient pour gagner le pont le plus vite possible.

« Le feu est à bord, criaient-ils. Le feu est dans la soute à munitions ».

« Autant dire qu'un volcan allait s'ouvrir sous nos pieds.



M. SAUVAIRE : il a vu sauter le cuirassé.



M. Charles GODOC : « Alors, brusquement ce fut l'enfer ! »

Je fis comme les autres. J'allais sur le pont. Il y avait bien le feu à bord du « Liberté ». Le commandant Jaurès était à terre. Restait un « trois galons », le capitaine Bignon qui, déjà, donnait ses ordres :

— Il faut noyer les soutes.

C'était facile à dire. Mais lorsque l'incendie gronde sous vos pieds, lorsqu'on sait que le bâtiment était bien pourvu en munitions et qu'à tout moment ces munitions pouvaient exploser, l'exécution était plus difficile.

Pourtant, avec un camarade, Breton comme moi, voisin de village, René Legendre pour rappeler son nom, nous nous sommes précipités.

Nous avons trouvé les clés, nous avons ouvert les portes des soutes. Pendant ce temps au porte-voix le capitaine appelait au secours. La « Liberté » brûlait. Il fallait de toute urgence combattre le feu. L'arrêter.

BRUSQUEMENT CE FUT L'ENFER

Puis brusquement ce fut l'enfer. La « Liberté » sautait. Comment je fus projeté à la mer, je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais compris. Il y a eu des flammes partout. Il y a eu tous les tonnerres du monde sur notre bateau.

Puis je me suis retrouvé à la mer, cramponné à un aviron. Autour de moi des débris. Devant moi la « Liberté » éventrée, chavirait. Une vague monstrueuse passait sur ma tête. Des débris de toutes sortes me frappaient. J'étais blessé. A côté de moi un marin avait les doigts coupés. Un autre avait eu la jambe arrachée. Tous deux appelaient au secours. J'ai nagé vers eux. Tant bien que mal je réussis à les « remorquer » hors de danger. Ils étaient sauvés. Et moi aussi. On nous transporta à l'hôpital. J'y restai trois jours.

Plus tard, je revis l'épave qui gisait devant Misslesy. Seuls des débris informes sortaient de l'eau comme un flot tragique. Et mon cœur se serra à la pensée de tous les marins morts, de tous ceux qui restaient écrasés dans la carcasse informe, de Legendre et des autres. L'épave resta en rade jusqu'en 1925. Elle alla alors vers le cimetière mais nos souvenirs, eux, restent. Et bien des nuits ils apportèrent des cauchemars dans notre sommeil...

Charles Godoc devait encore ajouter :

« Pour avoir sauvé deux hommes, on me donna la médaille militaire et la médaille de sauvetage. La croix de guerre est venue ensuite. En 14-18 ».

Ce furent là les derniers mots du quartier-maître canonnier Charles Godoc, le paisible retraité du Pont-de-Fabre, qui a tant vu de choses dans sa vie.

M. SAUVAIRE : « CE FUT EFFRAYANT »

M. Sauvaire, qui habite Saint-Elme, avait vingt ans lui aussi en 1911. Il était marin comme Charles Godoc. Il regagna Toulon au matin du 25 septembre. Il traversait la rade à bord d'un de ces bateaux qui, voici un demi-siècle assuraient les liaisons La Seyne-Les Sablettes-Tamaris-Saint-Mandrier-Toulon, par mer.

Nous n'étions pas bien loin de Misslesy lorsque la « Liberté » sauta, nous a-t-il dit. L'explosion fut effrayante. Un volcan s'ouvrit subitement à quelques centaines de mètres de nous. Nous avons été un moment terriblement secoués. Des ferrailles pleuvaient autour de nous. Nous étions atterrés, bouleversés, sans pouvoir dire un mot.

M. Sauvaire nous parla encore des graves événements qui se produisirent à Toulon au moment des obsèques. Une panique se produisit dans la foule énorme qui assistait à la cérémonie. Les malheureux, affolés, se précipitèrent pour fuir un invraisemblable danger. Et il y eut, à ce moment, bien d'autres victimes qui ajoutèrent à celles de la « Liberté ».

« On ne peut, voyez-vous, oublier ces journées » ajouta M. Sauvaire.

Il y a près de soixante ans de cela...

P. CARLAVAN.